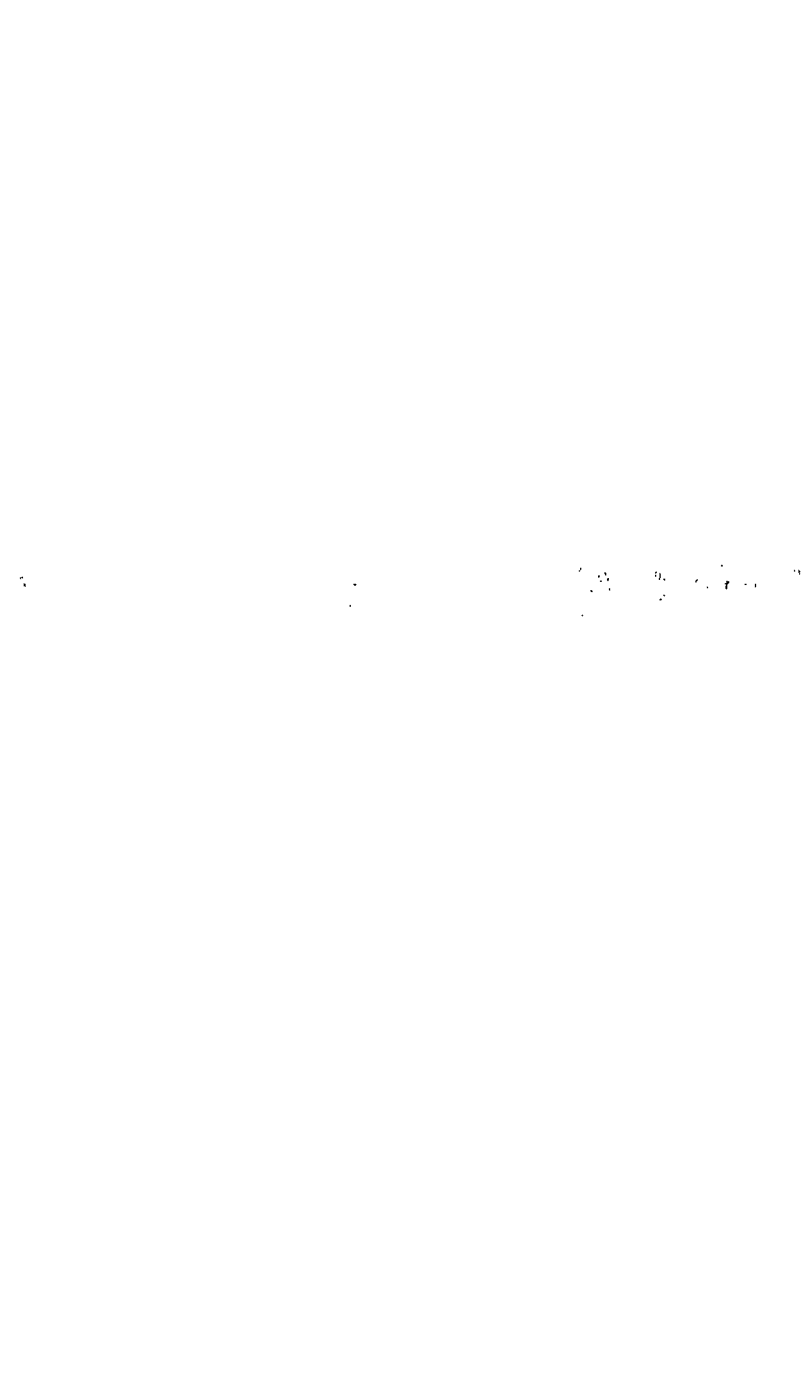


J.-B. PONTALIS

**FRÈRE
DU PRÉCÉDENT**

nrf

GALLIMARD



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- APRÈS FREUD, 1968 (« Les Essais » ; « Idées », n° 237. Nouvelle édition revue et augmentée d'un post-scriptum en 1993, « Tel », n° 223).
- ENTRE LE RÊVE ET LA DOULEUR, 1977 (« Connaissance de l'Inconscient » ; « Tel », n° 81).
- LOIN, 1980, *récit* (« Folio », n° 2332).
- L'AMOUR DES COMMENCEMENTS, 1986. Prix Femina-Vacaresco. Post-scriptum inédit, 1994, (« Folio », n° 2571).
- PERDRE DE VUE, 1988 (« Connaissance de l'Inconscient » : « Folio essais », n° 351).
- UN HOMME DISPARAÎT, 1996, (« Folio », n° 3122).
- CE TEMPS QUI NE PASSE PAS *suivi de* LE COMPARTIMENT DE CHEMIN DE FER, 1997 (« Connaissance de l'Inconscient, série Tracés » ; « Folio essais », n° 392).
- L'ENFANT DES LIMBES, 1998 (« Folio », n° 3463).
- FENÊTRES, 1999 (« Folio », n° 3642).
- EN MARGE DES JOURS, 2002 (« Folio », n° 3922).
- TRAVERSÉE DES OMBRES, 2003. Prix Valéry Larbaud (« Folio », n° 4294).

Chez d'autres éditeurs

- VOCABULAIRE DE LA PSYCHANALYSE (avec Jean Laplanche), 1967, *Presses Universitaires de France*, 1967, repris dans « Quadrige ».
- FANTASME ORIGINARE, FANTASMES DES ORIGINES, ORIGINES DU FANTASME (avec Jean Laplanche), 1985, *Hachette*, coll. « Textes du xx^e siècle », repris dans « Pluriel ».
- LA FORCE D'ATTRACTION, 1990, *Éditions du Seuil*, coll. « La Librairie du xx^e siècle », repris dans « Points Essais », n° 400.
- LE DORMEUR ÉVEILLÉ, 2004, *Éditions du Mercure de France*, « Traits et Portraits » (« Folio », n° 4379).

FRÈRE DU PRÉCÉDENT

J.-B. PONTALIS

FRÈRE
DU PRÉCÉDENT

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 25.*

À Serge Lafaurie

J.-F. et J.-B.

Dans le dixième volume du *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse qui en compte dix-sept apparaît à la lettre L mon arrière-grand-père paternel, Antonin. La notice qui lui est consacrée et que je le soupçonne d'avoir largement rédigée lui-même comporte une centaine de lignes. Elle est suivie d'une autre, plus brève : « Amédée, frère du précédent. »

Dans le *Larousse du XX^e siècle* figure le nom de mon grand-père Germain. Il est suivi par Eugène avec la même mention : « Frère du précédent. » Dans les éditions ultérieures, *exeunt* Antonin, Amédée, Germain, Eugène.

Les deux frères, Antonin et Amédée, avaient trois ans d'écart, Germain et Eugène, deux. Mon frère aîné, Jean-François, et moi, Jean-Bertrand, un peu moins de quatre. Notre mère nous appelait J.-F. et J.-B. Était-ce pour gagner du temps ou pour qu'une seule lettre nous différencie ?

Antonin, né en 1830, et Amédée, né en 1833, appartenaient à ce que Daniel Halévy a nommé la République des notables. Ils siégeaient l'un et l'autre à l'Assemblée nationale. Fils d'un notaire, ils étaient bons catholiques, du moins quant à leur face visible ; ils avaient du bien ; ils faisaient preuve à l'Assemblée d'éloquence, quoique Pierre Larousse — là, c'est lui qui s'exprime — qualifie cette éloquence de « froide et verbeuse » allant jusqu'à parler de « limonade ». Bref, d'excellents conservateurs (que la France soit conservée en l'état, que le visage du monde ne change pas), proche pour l'aîné de M. Thiers, pour le cadet, des monarchistes.

Antonin était aussi ce qu'on n'appelait pas encore un intellectuel. Il est l'auteur, entre autres, d'un gros ouvrage sur « Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande ». Propriétaire, maire d'une commune en Seine-et-Oise, plusieurs fois élu député du département, père de deux fils, l'un et l'autre chartistes, le premier comme élève, le second comme professeur — Germain vouant de nombreux travaux à Jeanne d'Arc et poète à ses heures, Eugène, photographe aux siennes et auteur d'innombrables monographies sur les églises de sa région —, Antonin, décidément, pouvait être fier de lui. Il l'était.

D'Antonin j'ai retrouvé au fond d'un placard

abandonné des couronnes de lauriers défraîchis et des croix d'honneur qu'il avait pieusement préservées, allant de ses années d'école jusqu'à la classe de rhétorique. Plus tard, j'ai découvert dans le grenier de la maison qui est mienne aujourd'hui son portrait en pied encadré de moulures dorées comme on en voit dans les musées. Je n'ai eu qu'une hâte : m'en débarrasser. Cet homme, ses favoris, ce regard hautain, ce gros ventre sanglé dans un habit de membre de l'Académie des sciences morales, tout dit la satisfaction de soi, la certitude de son bon droit à être ce que l'on est. Sartre, qui n'y allait pas de main morte, eût sans hésiter placé le portrait d'Antonin dans la galerie des « salauds » à Bouville. Je connais par cœur la dernière phrase des *Mots* : « Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »

À la seule idée que je pourrais en vieillissant ressembler à mon arrière-grand-père, devenir à mon tour un notable et servir à mes lecteurs de la limonade, je sursaute : non, quand même, pas ça ! Lui en voudrais-je de lui devoir mon patronyme, à ce personnage infatué que je n'ai pas connu — il est mort en 1903 — mais qui, que je le veuille ou non, est mon aïeul ?

Il était né Lefèvre. Plus tard, sans doute pour se démarquer de la longue liste des Lefèvre et pour se donner, à la faveur d'un nom double, l'apparence

d'un aristocrate, il ajouta, en même temps que sa maison de campagne fut baptisée château, Pontalis. Les Pontalis, c'était, c'est toujours un terrain agricole qui faisait alors partie de sa propriété. Quand j'ai commencé à écrire — et ce n'était pas comme lui dans *La Revue des Deux Mondes* mais dans *Les Temps modernes*... — je n'ai gardé que le nom de Pontalis. Pour me démarquer à mon tour, mais de la lignée familiale. Et puis, ça me plaisait bien de porter le nom d'un champ où poussent en alternance de l'orge et du blé. Avant cela, je ne rêvais que d'une chose : me fondre dans la foule des Lefèvre, être en quelque sorte un anonyme, un « n'importe qui ».

Pour autant, pas question de le renier, ce pesant patronyme. C'eût été renier mon père dont le nom, lui, ne figure dans aucun dictionnaire, seulement, à jamais, dans ma mémoire. J'ai eu, tout au long de mon adolescence, à résoudre cette contradiction : être, j'y tenais par-dessus tout, le fils de mon père et n'être à aucun prix le descendant de sa famille. Sans doute pour garder toujours vivante en moi, et en moi seul, l'image — non, pas l'image : la présence — de ce père aimé-aimant, mort très jeune, me fallait-il fuir tous les membres d'une famille qui avaient commis la faute impardonnable de n'être pas lui.

Peu m'importe Antonin. Après tout, ce n'était

peut-être pas un méchant homme. À travers lui, c'est à bien d'autres que je m'en prends. À tous les *suffisants*, à tous ceux, qu'ils soient de droite ou de gauche, patrons ou ministres, petits ou grands, qui sont persuadés que le pouvoir qu'ils exercent est mérité ou, pire, justifié : il leur reviendrait de droit. Toujours me redire, au cas où je l'oublierais : « ... que vaut n'importe qui ».

*

Frère du précédent. Un jour, il y a une vingtaine d'années de cela, J.-F. me dit : « Tu sais, ce que j'espère, c'est que, si ton nom apparaît dans un dictionnaire, j'y sois mentionné aussi comme frère du précédent. » Cela me fit sourire à l'époque, cela m'émeut aujourd'hui. Jean-François, un enfant si brillant, si charmeur, adulé par les « grandes personnes », un jeune homme si prometteur — deviendrait-il ambassadeur, écrivain renommé ? l'Académie française l'accueillerait assurément avec ferveur —, un garçon si doué, si drôle, si intelligent (tant de *si*, tant de *trop* ?), venu sur le tard à cet aveu, sincère ou feint, qui faisait de moi son aîné...

Me revient à l'instant une anecdote. Au cours d'une distribution des prix de fin d'année, je reçus

— à mon tour d'être couronné de lauriers ! — un livre doré sur tranches intitulé *L'enfant prodigue*. Je me rappelle avoir dit au proviseur : « Ah ! non, mon frère, oui, pas moi. » (J'avais entendu *L'enfant prodige*.) Cela allait de soi : je ne pouvais, en ce temps-là, que m'effacer devant l'aîné, et voici que, cinquante ans plus tard, l'aîné s'effaçait, ne demandant humblement qu'à être le frère du précédent. Serait-il donc impossible d'exister sans que l'un efface l'autre ?

L'ancien enfant prodige, qu'a-t-il fait de ses dons ? Quel parti a-t-il tiré de ses lectures, de sa proximité avec des écrivains et des poètes — Cocteau, Genet, Olivier Larronde, Violette Leduc, Louise de Vilmorin, bien d'autres —, de ses rêveries prolongées que, pendant tout un temps, suscitaient les fumées de l'opium ? Qu'est devenu son « journal » où, j'imagine, il n'épargnait personne, ni ses amis ni lui-même, lui qui s'était exclamé à mon adresse : « Publier de son vivant, c'est d'un vulgaire ! Posthume, mon bon Jean-Bertrand, posthume ! » De lui, à part quelques pages inachevées, il ne reste rien. Même le « posthume », il l'a refusé.

Qu'as-tu fait de ta vie, Jean-François ? Toi qui peut-être m'aimais, sûrement me détestais. Et moi, de mon côté, qu'en était-il ? Invoquer

l'ambivalence des sentiments, cet alliage si résistant de l'amour et de la haine, me paraît une réponse trop facile, passe-partout : quelle relation forte — amours, amitiés — ne peut être taxée d'ambivalente ? Je veux aller au-delà.

Oui, qu'as-tu fait de ta vie qu'il t'est arrivé de qualifier de végétative ? Et qu'ai-je fait de la mienne ? Qu'est-ce qui m'autorise à dire que la tienne fut un échec alors que je sais qu'il n'en existe pas de réussie ? Qu'est-ce qui t'a conduit, alors que tu sombrais dans le coma dans les derniers mois de 1999, à crier « Non » quand quelqu'un pénétrait dans ta chambre d'hôpital ? À quoi, à qui s'adressait ce « Non », unique mot que tu prononçais, toi qui fus bavard jusqu'à la logorrhée ? À la mort qui serait bientôt ta dernière visiteuse ou à la vie ? Et à quoi dis-je oui ? À la vie malgré tout ?

J'ai songé à te dédier ce livre dont j'écris les premières lignes. Vite, je me reprends : je ne vais quand même pas, maintenant que, mort, tu ne peux plus me nuire, chercher à me réconcilier. Il y a de l'hypocrisie dans cette pratique courante : comme on les aime, nos morts, alors qu'on avait tant à s'en plaindre quand ils étaient vivants !

C'est seulement quand je serai parvenu au bout de mon enquête que je saurai pour qui je l'ai menée, à qui ce livre qui n'est encore qu'un projet, et dont je crains qu'il ne le reste, est destiné.

J.-B. PONTALIS

Frère du précédent

Quand le second est né, le premier s'est écrié :
« Comme il est moche ! »

Le premier faisait rire la mère, le second jamais.

Du premier, on disait qu'il était nerveux, du second qu'il était quasiment muet.

Quand le second eut quinze ans, le premier lui fit découvrir la littérature.

Quand, à la même époque, ils vont se promener ensemble dans la ville, il n'y a plus de premier et de second. Ils diffèrent l'un de l'autre mais portent tous les deux la même canadienne. C'est l'hiver, l'air est vif, ils marchent d'un bon pas.

Le cadet vient de retrouver quelques lettres qu'il a reçues de l'aîné. Certaines débordent d'affection, d'autres sont pleines de fiel.



9 782070 779611



06-IV A 77961 ISBN 2-07-077961-0

15,50 €